

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

La meilleure défense !

Par Kader Bakou

On les appelle «les quatre walkyries». Ce sont les quatre femmes ministres de la Défense en Europe : la Norvégienne Ine Marie Eriksen Søreide, la Suédoise Karin Enström, la Néerlandaise Jeanine Hennis-Plasschaert et l'Allemande Ursula von der Leyen. Publiée sur internet par la ministre néerlandaise de la Défense, Jeanine Hennis-Plasschaert, la photo de cette charmante bande des quatre ministres de la Défense de pays d'Europe du Nord est la plus populaire de la Conférence sur la sécurité de Munich.

La Finlandaise Elisabeth Rehn fut la première femme ministre de la Défense dans un pays européen entre 1990 et 1995, avant de devenir sous-secrétaire générale des Nations unies. De ces quatre walkyries ou amazones, seules la Norvégienne et la Suédoise sont spécialistes dans le domaine militaire. Ine Marie Eriksen Søreide est capitaine de la Défense côtière de Norvège. Issue de l'Académie militaire royale, Karin Enström est capitaine des Forces de débarquement maritimes de Suède. Première femme ministre de la Défense en Allemagne, Ursula von der Leyen était médecin-gynécologue à la clinique universitaire de Hanovre.

D'autres pays ont également eu une femme ministre de la Défense, notamment, la France, l'Espagne, la Lituanie et la Lettonie. Chanteuse de jazz, Vlasta Parkanová a été à la tête du ministère tchèque de la Défense en 2007-2009. L'éphémère ministre japonaise de la Défense (4 juillet-27 août 2007) Yuriko Koike était une animatrice populaire à la TV. Elle a avoué un jour que le problème principal pour elle était de choisir une tenue pour la parade et non de commander l'armée. Mais sa démission a été provoquée par le scandale de la divulgation de données confidentielles sur le système antimissile Aegis développé par les États-Unis. La nomination d'une femme à la tête du ministère de la Défense est souvent considérée, à tort ou à raison, comme un baromètre du degré de démocratie dans un pays. Les femmes ont remporté beaucoup de batailles sur d'autres fronts. Mais il reste beaucoup à faire.

La directrice de l'ONU Femmes, l'ancienne présidente du Chili, Michelle Bachelet, estime qu'il est temps d'instaurer des «quotas sur les femmes» dans les différentes institutions, postes de responsabilité, etc.

«Les femmes qui veulent faire leur carrière rencontrent énormément d'obstacles. Alors si nous voulons atteindre une réelle égalité des sexes et assurer les droits de la femme, nous devons élaborer un programme d'actions positives. En l'occurrence, il s'agit de quotas spécifiques ou de lois sur les possibilités égales», a-t-elle déclaré récemment.

Selon les derniers chiffres de l'ONU, les femmes sont chefs d'Etat ou de gouvernement dans 10% des 192 pays membres des Nations unies. Dans 28 pays, elles représentent 30% des membres des Parlements. Les meilleurs dans ce domaine sont les pays scandinaves et Cuba (40-45% de femmes députées). Les femmes membres de la classe politique représentent 11% en Russie et 17% aux États-Unis. En Finlande, champion du monde de la galanterie, elles représentent 63% des effectifs du gouvernement. Les femmes détiennent la moitié des portefeuilles ministériels en Norvège et en Espagne.

Les pays où les femmes ont le plus de droits sont généralement les plus développés, les plus prospères et les plus stables (sans oublier qu'il y fait bon vivre). Est-ce leur développement qui a amélioré la condition de la femme ou, au contraire, le rôle important de la femme dans ces pays qui a accéléré leur développement? Certainement les deux.

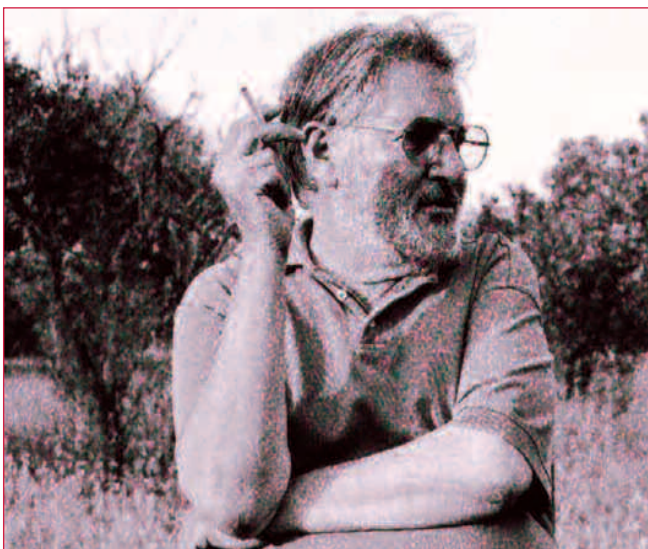
K. B.
bakoukader@yahoo.frKAHLA OUA BEÏDA DE BOUGUERMOUTH
N'A PAS PRIS UNE SEULE RIDE

L'art et la vie

Réalisé en 1978 par l'ex-RTA, le film de Abderrahmane Bouguermouh *Kahla oua beïda n'a pas pris une seule ride* 35 ans après. Rediffusé par Canal Algérie le vendredi 3 janvier 2014, il nous a captivé comme lors de sa première diffusion. Il nous a replongé avec nostalgie dans une époque où l'espoir rythmait encore notre vie et les rêves n'avaient pas déserté notre quotidien.

La ville de Sétif, avec ses couleurs locales, est le décor où s'entrelacent naturellement une série de problèmes de la vie quotidienne, présentés sans opportunité ni raideur. Il s'agit notamment de la santé, du favoritisme, de la bureaucratie, de la culture, du sport et même de la condition de la femme algérienne. Mais *Kahla oua beïda* est avant tout une œuvre qui traite avec humanisme des petites gens qui, malgré tous les malheurs, le souci pour le pain quotidien, l'étroitesse du logement, les problèmes de santé, ne perdent pas confiance en la vie, ni même la joie de vivre. Cette force d'âme et cette soif du bonheur s'expriment, faute de mieux, dans l'amour pour le football, la passion de toute une ville pour son équipe, objet de sa fierté et de son admiration. Devant les forces unitaires du sport, le metteur en scène fait remarquer que même la culture bat en retraite. Ce n'est pas par hasard qu'apparaît à l'écran la façade du théâtre abandonné de Sétif. C'est avec une bonté profonde et une touche d'ironie que l'auteur peint les portraits de ses héros qui vivent et évoluent dans cette ville provinciale que Abderrahmane Bouguermouh connaît parfaitement pour y avoir longtemps vécu. Les personnages pittoresques et l'humour dont est empreint le film ont permis de montrer les difficultés de la vie et les peines des gens, sans verser dans le mélodrame.

Kahla oua beïda est un film sans pompe. Il ne prétend nullement s'ériger en tribune. Il se veut une discussion cordiale, teintée d'humour et de lyrisme, entre l'artiste et le public. Mais comme toute création artistique, ce film a ses mérites et



Abderrahmane Bouguermouh.

ses insuffisances. Parmi celles qui ont fait perdre à cette œuvre de son intensité et de sa dynamique, citons la séquence de la jeune fille qui va au bain, celle où Rabie vole des canards et la longue retransmission du match de foot-ball.

N'étaient-ce ces quelques faiblesses, *Kahla oua beïda* aurait été presque sans faute. Mais nous savons que dans le domaine de la création «on ne se fait qu'en faisant» et Bouguermouh n'était alors qu'à son deuxième long métrage.

Au chapitre des mérites, nous pouvons porter les dialogues pétillants qui confèrent au film un éclat particulier et une réelle authenticité. Nous mentionnerons aussi la bonne direction d'acteurs. Le talentueux Rabie a su nous communiquer avec force son acharnement à trouver l'argent nécessaire pour acheter une chaise roulante à sa sœur Sassia infirme, seul moyen de quitter sa masure et d'aller découvrir la beauté des Hauts-Plateaux sétifiens. Son personnage est à la fois compliqué et facile, intelligent et naïf, comme le sont les enfants de son âge. Ses répliques fusent de l'écran comme l'expression d'une révolte contre l'injustice et l'indifférence de ceux qui ont le devoir d'aider, mais demeurent insensibles aux cris de détresse des petites gens. Sa débrouillardise, son affection pour sa sœur et surtout sa détermination à lui procurer une chaise roulante lui ont fait gagner la sympathie des jeunes et des grands.

Chafia Boudraâ a incarné d'une manière juste le personnage d'une «mère courage» algérienne qui se débat contre les durs problèmes de la vie, sans gémir ni perdre espoir ; par moments exaspérée par sa

condition de femme pauvre et son impuissance devant l'état de santé de sa fille, elle pousse un cri de colère. Néanmoins, juste après, bat de nouveau le cœur d'une mère tendre et affectueuse. Ahmed Benaïssa a été convaincant dans le rôle de Ragoût, un être bon, généreux et sensible à la douleur d'autrui. Il se révèle bienfaiteur pour son ami Mustapha qui n'arrive pas à publier son livre dans un pays qui tourne le dos à son élite. Le personnage qui nous a toutefois époustoufflé est celui du policier interprété par Sid-Ahmed Agoumi. Qui aurait pensé que cet acteur longtemps confiné dans des rôles dramatiques brillerait dans un autre registre, celui de la comédie ? Il s'est opéré en lui une métamorphose artistique que seuls les comédiens talentueux peuvent réussir. Malgré une ambivalence qui rend compliqué le personnage du policier, Sidi-Ahmed Agoumi a su allier avec bonheur le rôle d'un agent de l'ordre conscient de ses obligations professionnelles et celui d'un être humain ordinaire, sensible à ce qui se passe autour de lui. Il partage avec la population ses peines, ses joies et même sa passion pour le football. Abderrahmane Bouguermouh ne voulait-il pas à travers ce héros présenter l'image idéale d'un agent de l'ordre sympathique, dévoué pour le citoyen, plutôt que celle d'un représentant d'une force exclusivement répressive ? Connaissant l'aversion de l'artiste pour toute forme d'agressivité, fut-elle verbale, l'interprétation de son message ne souffre aucune équivoque.

Kaci Ksentini s'est enfin distingué dans le rôle d'un père de famille chagriné de ne pouvoir offrir aux siens plus que le «minimum garanti». Il était

Par Hacène-Lhadj
Abderrahmane*

troublant au moment où il demanda à sa fille infirme, assise dans son coin, observant le remue-ménage quotidien, si elle avait à se plaindre comme le faisaient certains de ses frères. Voulant épargner à son père des soucis supplémentaires, elle s'empressa de dire non avec son sourire angélique. Malgré un salaire misérable et l'état de santé de sa fille, le père ne se départait jamais de sa bonne humeur. Cette attitude soulage quelque peu la douleur de cette famille et rajoute du tonus et de l'entrain au film. Quant à la belle voix de Camatcho qui égrène des airs du terroir, c'est un baume au cœur.

Abderrahmane Bouguermouh semblait observer en retrait ce qui se déroulait dans ce microcosme comme pour mieux saisir les détails de la vie et rendre avec fidélité la réalité sociale dans laquelle évoluaient les personnages.

Malheureusement, dans cette tâche ardue, où seul un professionnalisme de haut niveau peut garantir la réussite, l'opérateur, hélas, n'a pas fait suffisamment montre d'esprit créatif pour reproduire avec force le dynamisme des actions. Les angles de prises de vue, le choix des plans, le réglage des lumières, le cadrage ont manqué de sens artistique. Même le montage, dont les différentes opérations consistent à obtenir le rythme adéquat et une continuité narrative, laissait à désirer.

Cependant, quelles que soient les insuffisances technico-artistiques, *Kahla oua beïda* demeure une œuvre pleine d'humanisme. Réalisée avec une grande sensibilité artistique, elle résonne comme un hymne aux causes justes.

En conclusion, nous pouvons affirmer que grâce au sérieux du thème, à l'humour alternant avec des scènes attendrissantes, au langage pétillant du terroir, aux individualités frappantes des comédiens et à la belle voix de Camatcho, l'artiste a pu reproduire un tableau émouvant de la réalité sociale des petites gens, sans s'apitoyer sur leur sort ni développer un discours alarmiste. A. Bouguermouh a su et pu établir un juste rapport entre l'art et la vie.

H-L. A.

(*) Diplômé de l'Institut du cinéma de Moscou (VGIK) dh.lhadj@yahoo.fr

Actucult

SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Jeudi 13 février à 20h : Concert de Anna Torres.

Vendredi 14 février à 18h30 : Concerts de Marcio Faraco et le groupe algérien Freeklane (dans le cadre de la manifestation «Brazil rencontre El-Bahdja»).

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)
Jeudi 13 février à 19h : Concert de l'Orchestre

symphonique national, sous la direction du maestro Thomas Dubienko.

THÉÂTRE RÉGIONAL ABDELKADER-ALLOULA (ORAN)
Samedi 15 février à 18h : Concert de l'Orchestre symphonique national sous la direction du maestro Thomas Dubienko

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Koussa Ali intitulée «Les fils de la douleur et de l'espoir».

GALERIE DAR-EL-KENZ (16 LOT BEN-HADDADI, CHÉRAGA, ALGER)
Du 8 février au 8 mars : Exposition de l'artiste plasticien Zoubir Hellal intitulée «Ecoute petit homme». Horaires d'ouverture de 10h à 17h. La galerie est fermée le vendredi et le dimanche.

LIBRAIRIE DU TIERS-MONDE (PLACE ÉMIR-ABDELKADER, ALGER)

Samedi 15 février à 14h : Ali Yahia Abdenour signera son livre *La crise berbère de 1949*, paru aux Editions Barzakh.

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)

Jusqu'au 14 février : Exposition de mosaïques des miroirs intitulée *Sara's Mirror*, de l'artiste Sarah Haddad.